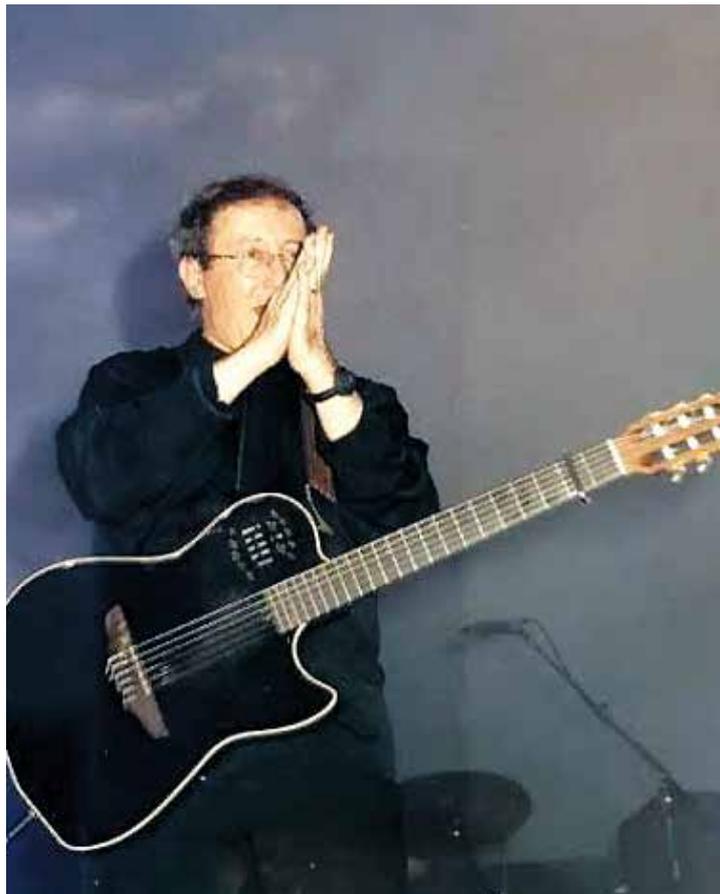


Idir : porte parole d'une génération

« Dis ce que tu veux, nous sommes derrière toi ! »

En 1973, à Alger, Hamid Cheriet (1945-2020), étudiant en géologie de 28 ans, enregistre une berceuse, enracinée dans l'âme de sa montagne. Celui qui choisira pour nom de scène Idir (« il vis ! »), comme un symbole culturel), ne se doute pas qu'*A vava inou va*, bouleversera sa vie au point de faire de lui le symbole d'une génération. Les paroles sont signées de Ben Hamadouche Mohamed alias Ben Mohamed. *A Vava inou va* vient de débouler sur la scène artistique algérienne et bientôt française, où des générations d'immigrés et de descendants d'immigrés mais aussi de Français pur sucre (ou pas) resteront marqués par la mélodie et la voix de l'artiste. En 1975, après avoir accom-



pli ses obligations militaires², Idir s'installe en France. « *L'artiste naît marqué du sceau de la prédestination. Il ne choisit point sa vocation, sa vocation s'empare de lui et l'entraîne* » dit Franz Liszt, ce qui peut s'appliquer à la carrière d'Idir qui commence alors. C'est aussi en 1973, qu'Abdellah Mohia (1950-2004) débarque en France. Sous le pseudonyme de Muhend-u-Yehya, pour Mohia, il adaptera en tamaziyt, des pans entiers du patrimoine littéraire mondial et, en 1974, crée sa première troupe de théâtre, *Imesdurar* (Les Montagnards), composée d'étudiants dont Mustapha Bounab, Mustapha Aouchiche, Ramdane Achab, Boussad

Benbelkacem, Saïd Boudaoud... C'est à Paris que seront publiées les premières œuvres littéraires écrites en tamaziyt, à commencer par *Llem-ik ddu d udar-ik*³. « *Par son ampleur, sa diversité et sa qualité, sa durée aussi, son œuvre peut être considérée comme une des grandes références fondatrices de la nouvelle littérature kabyle* ⁴ ».

Idir révolutionnera la chanson kabyle, Mohia inventera le théâtre kabyle et redonnera du lustre à la littérature amazighe.

1973 ! Quelle année tout de même : Djamel Allam (1947-2018) sort son premier 33 tours, *Mara d yuyal*. Les

Abranis voient officiellement le jour et inventent un pop-rock à la sauce kabyle. H'nifa (1924-1981) revient en France. Le 2 novembre 1978, elle partage la scène de la Mutualité avec Slimane Azem et, comme un passage de témoin, avec Idir, Ferhat et Matoub Lounès. En janvier de la même année, trois femmes chantent, en première partie d'Idir à l'Olympia : les Djurdjura.

1973 encore : le 29 janvier⁵, sous l'impulsion du Groupe d'Études Berbères (G.E.B), qui a vu le jour en mai-juin 1972, l'université de Paris VIII-Vincennes ouvre un enseignement de langue berbère. De 1973 à 1977, le G.E.B publiera douze numéros de la revue *Bulletin d'études berbères*⁶. Au cœur de ces initiatives il y a un universitaire, exilé politique, et agrégé de

langue arabe, M'Barek Redjala qui fait paraître coup sur coup, en 1973 donc, deux textes qui posent, pour la première fois, la question culturelle en termes politiques⁷. Dans le premier il en appelle à l'enseignement du berbère et de l'arabe dialectal : « *Nous devons accorder une place privilégiée à nos langues maternelles* ».

Quelle année donc ! Et quelle décennie ! Elle s'ouvre, avec le premier disque d'or remis à un artiste algérien, la grande voix de l'immigration kabyle, Slimane Azem (1918-1983)⁸. Sur ces années plane l'ombre brûlante de Taos Amrouche (1913-1976), pionnière du





roman algérien de langue française, cantatrice et gardienne des chants kabyles. Elle se referme, en 1979 du côté de Ménilmontant, où un jeune animateur socioculturel, Chérif Benbouriche, alias Beben, enclenche ce qui deviendra l'Association de culture berbère, la première association qui voit une jeunesse inscrire son devenir en France tout en revendiquant langue et culture kabyles. Le métissage s'enracine dans le même tuf que les anciens mais, en surface, il réclame plus d'envergure, plus d'horizontalité et plus d'horizon. Dans ce branle-bas tellurique des émotions et des appartenances, de nouvelles couches de sédimentations se forment. Idir et l'ACB partageront les mêmes vies (*voir page 5*).

au contraire, en dénonçant les historiographies officielles, amnésiques et assassines, elle ébauche un récit plus inclusif. 1973 pourrait être un palimpseste où sous le texte du jour se devinent les mots d'hier, s'esquissent ceux de demain. Idir - avec ces artistes, créateurs, militants politiques et associatifs du tournant des années 70 - a légué un triple pari.

« *Notre âme* »

Le premier tient à la survie d'une culture et d'une langue. « *Notre âme* » disait Idir. La question a été posée, dès 1967 par M'Barek Redjala⁹. En 1998, Salem Chaker en interrogeait les conditions dans un pays au nationalisme étroit et liberticide¹⁰. 50 ans après *A vava inou va*, malgré les succès et les

tissage, le dialogue des cultures et la dynamique des processus « *universalisant*¹² », exit cette « *hybridité* » que Taos Amrouche appelait l'« *enrichissement mutuel des imaginaires*¹³ ». Et puis comme le disait Mouloud Mammeri : « *quelle fête formidable on peut faire quand plusieurs têtes entre dans le jeu... Et quel paysage morose, aride, déprimant, quand il n'y en a qu'un qui pense ou qui fait semblant... un qui dicte ce que les autres doivent dire et penser*¹⁴. »

Parole droite

L'autre pari est celui de la parole droite - conforme à cette éthique qui loue, traditionnellement, en Kabylie, la parole appropriée, juste, ciselée. C'est d'ailleurs une caractéristique du « *style* » Idir : parler avec simplicité, utiliser le registre de l'émotion comme porte d'entrée à l'intelligence. Idir a toujours été cité en exemple de sagesse et de pondération. Idir, comme Muhend-u-Yehya, ont toujours évité deux écueils : celui de l'absolutisme identitaire (essentialiste, fermé et accusateur) et celui qui dissout « *notre âme* » dans un universalisme de moraline. Pour Idir - comme pour Mohia - l'inscription dans un universel en partage ne devait pas se faire sur le dos de tamaziyt - comme semblent l'oublier, depuis le décès d'Idir, les « *sentimentaux*¹⁵ », louangeurs d'un universalisme à bon compte, aveugles ou complaisants quant aux rapports de domination.

Il en est de la revendication identitaire comme de la place des femmes pendant la guerre de Libération : à force d'être reportées au nom d'intérêts dits supérieurs (hier l'Indépendance, aujourd'hui l'universel), ce sont les populations berbérophones et les femmes qui trinquent. La culture et les femmes ! Idir fut peut-être celui qui, plus que quiconque au sein de la nébuleuse berbère, insista, par ses chansons et ses prises de position, pour mener ensemble et faire converger ces deux combats. Idir a chanté la femme, toutes les femmes : mère, fille, sœur, femmes délaissées, opprimées, seules ou silencieuses ... « *Vis à vis d'une femme en général, d'une maman en particulier, nous avons tous quelque chose à nous faire pardonner, à tout le moins, à nous reprocher* » disait-il lors de ce concert donné à Puteaux le 6 novembre 2004 (et disponible sur Youtube). La parole juste : marcher sur ses



Brahim Izri et Idir

Les paris kabyles des années 70

De cette génération, Idir est devenue la figure, « *l'ambassadeur* ». Avec sa disparition, ce n'est pas un homme et un artiste qui s'absente, ce sont des pans entiers d'une histoire collective, portée par des femmes et des hommes d'exception. La voix et les mélodies d'Idir ont accompagné le quotidien, jusqu'aux moments les plus intimes, d'au moins deux générations devenues, ce 2 mai de l'année 2020, orphelines.

La « *génération Idir* », celle que Kateb Yacine surnomma « *les maquisards de la chanson* », ne gomme aucune des couleurs de l'histoire nationale algérienne, de l'immigration algérienne ou des Français d'origine algérienne. Bien

efforts, elle est devenue crainte face aux ressorts multiples de l'arabisation et de l'islamisation en Kabylie même. L'enjeu profond, réel, ne concerne pas les seuls usagers de tamaziyt puisqu'il s'agit d'une richesse commune : la sauvegarde de la diversité culturelle, ce « *patrimoine commun de l'humanité* » selon la Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles de l'Unesco de 2005. Sans cette diversité, point de choix ! Ne resteront que des « *bouches cousues*¹¹ » face aux discours monolithiques ; sans cette diversité point de pluralité des héritages et des identités, exit le souci de soi et la fabrique d'individus émancipés, finis les processus de mé-





Idir intervenant à l'ACB avec de Ben Mohamed, Hacène Hirèche, Arezki Metref, Farida Aït Ferroukh et Ahcène Zehraoui

deux pieds, la langue et les femmes ! La première ne peut être dissoute dans un universalisme de pacotille ni affaiblie par quelques vociférations sans lendemain. Quant aux secondes, aucune cause ne peut être invoquée pour justifier qu'il faudrait remettre à demain l'exigence d'égalité et de dignité.

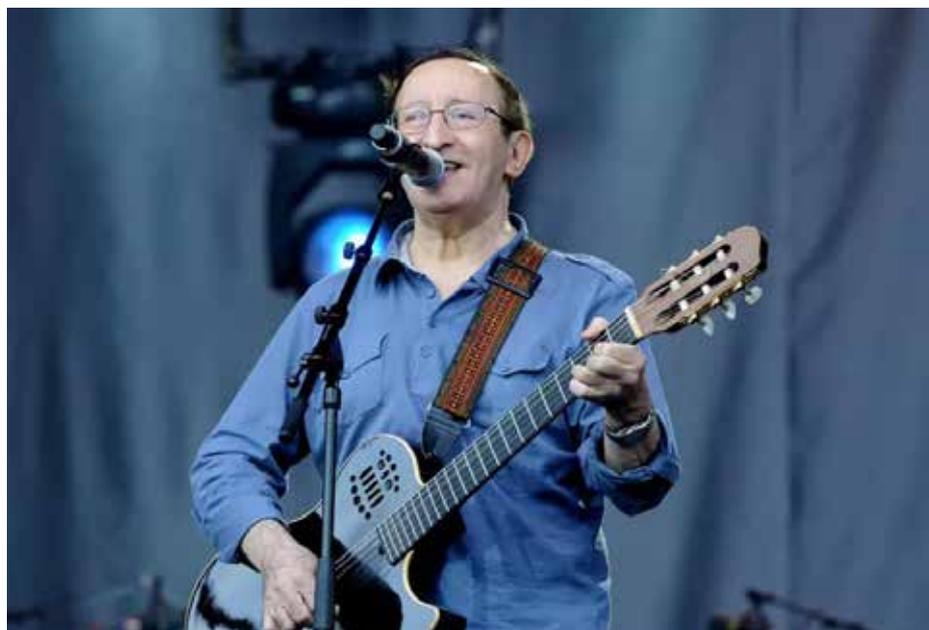
Un champ de rhizomes

Enfin, troisième pari porté par Idir et cette génération d'exception : en finir avec les logiques binaires et simplistes, celles qui opposent le mal et le bien, le juste et le faux, arabophones et berbérophones. Le mouvement culturel et associatif, dans ces années 70, a voulu dépasser ce manichéisme par les notions de « langues populaires » ou « maternelles » notamment. Idir n'a cessé, lui aussi, de labourer un champ des possibles, émancipé des nationalismes étroits et des « identités meurtrières », où le multiple et l'arc en ciel des couleurs pourraient se déployer. Un champ de rhizomes où, à la verticalité

des origines, il a ajouté l'horizontalité de la relation. Cette voie est un chemin difficile, un de ceux « qui montent¹⁶ » et Idir en savait quelque chose pour avoir subi les reproches de quelques énergumènes, qui le critiquaient pour avoir

chanté avec Khaled en 1995. C'est cette voie qu'à ouverte Idir. Une voie qui reste à explorer. Oui, « *Dis ce que tu veux, nous sommes derrière toi* ». Mais, il va falloir être à la hauteur.

M.Harzoune



1 Yusef u Kaci est le « poète national, du XVIII^e siècle » (Mouloud Mammeri). Poète il était aussi investi d'« un rôle d'ambassadeur, d'un rôle politique ». Mouloud Mammeri rapporte qu'au cours d'une affaire opposant Turcs et At Djenad, il demanda aux At Djenad « qu'est-ce que je vais dire au caïd Turcs ? » Les gens lui dirent : « dis ce que tu veux, nous sommes derrière toi ».

2 « Le jeune homme qu'il a été n'a pas cherché à échapper aux deux années de service national en dépit des griefs qu'il avait contre le régime algérien alors que, de surcroît, à ce moment précis, s'ouvrait devant lui une carrière artistique prometteuse » écrit Hend Sadi dans le quotidien algérien *Liberté* du 11 mai 2020.

3 Abdallah (Muhend u Yehya) MOHIA (Mohya), *Llem-ik ddu d udar-ik*. Adaptation de *L'exception et la règle* de B.Brecht, Paris, Tizrigin Tala, 1974

4 Salem Chaker, « Littérature berbère, la naissance d'une littérature écrite », in <http://www.tamazgha.fr/La-naissance-d-une-littérature-écrite>, 1086.html,

Paris, publié le lundi, 13/12/2004, site consulté le 15/05/2020]

5 Ali Guenoun, *Chronologie du mouvement berbère, un combat et des hommes*, éditions Casbah, Alger, 1999

6 Réédités par les éditions Achab en Algérie, en 2016 sous le titre *Bulletins d'études berbères – Numéros 1 à 12, 1973 à 1977*. Préface de Lionel Galand.

7 M'Barek Redjala, « Remarques sur les problèmes linguistiques en Algérie », *L'homme et la société*, 28, pp. 161-177(1973) et « Spécificité culturelle et unité politique », *Les Temps modernes*, n° 323, juillet, 1973, pp. 2242-2252.

8 Où l'on retrouve Muhend-u-Yehya : Slimane Azem, *IZLAN : Recueil de chants kabyles*. Paris Numidie Musique. 184 pages.

9 Dans une lettre adressée à Hocine Aït Ahmed

10 Salem Chaker, *Berbères aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan, 1998.

11 Formule empreintée à Kateb Yacine, dans sa préface au livre de Fadhma Ath Mansour Amrouche, *Histoire de ma vie*, Paris, Maspéro, 1968.

12 F. Jullien, *De l'universel : de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard, 2008.

13 Akila Kizzi, *Marie-Louise Taos Amrouche, Passions et déchirements identitaires*, Paris, Fauves Editions, 2019, p.147.

14 Mouloud Mammeri, *Entretien avec Tahar Djaout*, suivi de : *La cité du soleil* (inédit), Laphomic, Collection Itinéraires, Alger, 1987

15 Mot de Gustave Flaubert.

16 Double référence ici : au dicton kabyle (« *ansi is tkid i Larva, d asawen* » soit « *Pour rejoindre Larbaâ (Nath Irathen) les chemins sont fort nombreux ; on a beau choisi le sien, ce sont des chemins qui montent* ») et bien sûr au roman de Mouloud Feraoun, *Les chemins qui montent*, Paris, Le Seuil, 1957.

« Je ne fais que tracer ma route »

par Fellag

En 1996, j'ai eu le bonheur de participer à un concert donné par Idir au Zénith de Marseille et de rencontrer cet immense artiste dont j'étais un fan de la première heure. C'était *A vava inouva* qui m'avait délivré en 1976 ma carte d'identité kabyle.

Programmé en ouverture de rideau, dès la fin de ma courte prestation, je courus vers ma loge pour vite me rhabiller et revenir m'asseoir parmi le public afin de ne rien rater du concert.

Idir entra en scène. Magie et enchantement. Public délirant. Un tsunami ! J'étais rempli d'un bonheur extatique.

À la fin du concert, au moment où Idir commença à saluer, je me précipitai vers la sortie de scène pour l'attendre. Après un dernier salut, il quitta le plateau. Dès qu'il mit pied à terre, je lui sautai dessus, l'embrassai et lui exprimai tout mon amour et mon admiration.

- Tu as été extraordinaire, Idir !



Fellag, place Maurice Chevalier

Quelle énergie ! Quelle...

Sa pudeur légendaire prit les devants et stoppa net mon élan.

- Oh, tu sais, Mohand, je ne fais que tracer ma route.

Après deux heures de spectacle, il était d'un calme olympien. Pas une goutte de sueur. J'étais scotché devant tant de maîtrise. Le Dalai Lama ! Sur scène comme dans la vie, la même sérénité. Comme par magie sa voix, d'un timbre béni des dieux, lui suffisait pour mettre le feu dans cinq mille cœurs.

Depuis, à chaque fois que je pense à lui, ses mots me reviennent en mémoire : « *Je ne fais que tracer ma route.* »

- Tu as tracé des routes si longues et si riches, tu viens de rejoindre l'autoroute qui te conduira tout droit vers l'éternité.

Bon voyage, l'artiste !

Réincarne-toi et reviens-nous vite. On a besoin de toi.

IDIR et l'ACB : La chronologie

1978/1979 – Première rencontre avec Idir, à Drancy. Beben (Chérif Benbouriche) expose le projet des Ateliers de culture berbère. Idir adhère et soutient l'initiative.

6 octobre 1984 – « *La Kabylie chantée* », le 1^{er} grand concert organisé par l'ACB, au Palais des sports de Saint-Ouen avec Aït Menguellet et Idir.

1985 – Sortie de *Tayribt-iw (Le Petit village)*, disque pour enfants et chanté par des enfants. Idir en a assuré la direction artistique. Pendant près de deux ans, Idir a animé un véritable atelier à l'ACB.

3^e trimestre 1985 – Premier entretien donné au magazine de l'ACB, *Tiddukla*, par Idir : « *Idir l'anti-vedette* » in *Tiddukla* N° 3. Entretien réalisé par M. Harzoune

29, 30 novembre et 1^{er} décembre 1991 - Idir clôture les *Troisièmes Rencontres berbères* organisées au Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie (Porte Dorée). Sur scène avec

Idir : Karim Kacel, Houria Aïchi...

1991 – Sortie du documentaire réalisé par Belkacem Tatem, *Le Voyage du Kabyle*. Idir y occupe une place importante.

26, 27 et 28 juin 1993 - Concerts à l'Olympia. A cette occasion l'ACB s'est mobilisée. C'est dans les locaux de l'association que furent, notamment confectionnés les costumes du concert. L'ACB vendit plus de 1 000 places sur les trois concerts.

28 janvier 1995 – Idir fut l'invité des deux concerts exceptionnels donnés le même jour par Matoub Lounès organisés par l'ACB.

1998 - Concert hommage à Matoub Lounès, après son assassinat le 25 juin 1998. L'ACB fut la cheville ouvrière de ce concert et Idir participa à cet hommage.

Été 1999 – Deuxième entretien donnée par Idir à l'ACB in *Actualités et culture berbères*, n°29, « *Les Identités d'Idir* » entretien réalisé par Malika Sanaa.

11, 12 & 13 décembre 1999 - Idir fait son retour sur scène, à l'Olympia, ACB est en soutien.

21 avril 2001 - Pour le 21^e anniversaire du Printemps Berbère, l'ACB organise un Zénith avec Idir.

8 juillet 2001 – Nouveau concert au Zénith, intitulé « *Nous sommes tous des Massinissa* » en solidarité avec les victimes du Printemps noir. Idir en est la principale vedette. A ses côtés : Fellag, Daniel Prévost, Karima.

2005 – Sortie du documentaire *Entre scènes et Terres (Live Album live enregistré à Puteaux et DVD sur la tournée)*. De larges parties du documentaire sont tournées dans le 20^e arrondissement et tout spécialement à l'ACB

Automne-Hiver 2007 – Troisième et dernier entretien donné par Idir à l'ACB, in *Actualités et culture berbères*, n° 56/57 : « *Idir dit tout* » long et riche entretien réalisé par A.Metref.

Lorsqu'en 1979 nous avons lancé les ateliers de culture berbère à Paris, l'une des premières choses que j'ai faites a été de rencontrer Idir. Je lui ai fait part alors du projet de l'ACB : « *organiser des manifestations culturelles ponctuelles c'est très bien mais insuffisant. Il faut une régularité, s'inscrire dans la durée, il faut enseigner la langue, transmettre notre culture, l'inscrire dans son temps et son environnement...* ». Cela me semblait important parce qu'enfin, que reste-t-il au lendemain d'un concert ou d'un spectacle ? Pas grand-chose, quelques émotions, des souvenirs, mais rien qui inscrive dans la durée et dans une dynamique collective... ce qui, depuis 40 ans, a été la force de l'ACB. Idir a tout de suite saisi les enjeux et la portée de cette démarche, au point d'adhérer immédiatement à l'ACB. Il a fait un don de 1 500 francs à notre association - ce qui à l'époque représentait une somme importante.

C'est après le concert *La Kabylie chantée*, en 1984, qu'est né le projet du disque pour enfants *Le Petit village* (1985). Si l'idée et l'initiative lui appartiennent, nous partagions tout de même une même volonté - travailler en direction des enfants, les inscrire dans une généalogie - et une philosophie commune - faire de ce projet, un projet d'échanges, un projet ouvert. C'est sans doute ce qui caractérise l'ensemble de la carrière d'Idir comme les 40 ans d'engagement de notre association.

Jusqu'en 2010, nous avons partagé nombre de concerts et de mobilisations autour du Printemps berbère ou du Printemps noir (voir *chronologie p.4*). Sur scène, il était parmi les meilleurs. L'ami Matoub me disait qu'il le considérait comme le seul, le véritable artiste. Il louait notamment la justesse et le placement de sa voix. Matoub Lounès respectait Idir. Et ce n'était pas rien !

Dans les moments importants, ceux où il fallait dialoguer avec les partenaires sociaux, les représentants de collectivités locales, tels que le maire de Paris ou les élus, Idir nous a toujours accompagnés. Il était là, apportant le poids de sa notoriété, exprimant sa solidarité, s'engageant à nos côtés. Cette complicité - oserais-je dire cette amitié ? - a été constante. Elle s'est même renforcée au fil des années grâce à Méziane Kadache, son neveu, qui est aussi membre de l'association (*lire son témoignage p.6*).

Avec Idir, nous échangeons régulièrement sur la situation de l'ACB, nos pro-



Beben et Idir en conversation

jets, notre inscription dans une actualité particulièrement mouvementée... Idir répondait toujours à nos demandes de conseils ou d'avis. Mais il fallait savoir « lire » Idir : il fallait faire la part de l'humour, de la malice, dégager le sens sous l'antiphrase, saisir les demi-mots. Idir était donc disponible. Non seulement pour l'équipe de l'ACB et ses adhérents mais aussi pour son public. C'en était impressionnant. Après un spectacle, souvent éprouvant, il était encore là, donnant de son temps et de sa personne pour écouter, échanger, se faire photographier, etc. A l'ACB aussi, dans le quartier, cette partie du XX^e arrondissement qu'il affectionnait tant, avec les habitants, les commerçants, les habitués de toujours et les rencontres d'un jour... toutes et tous pouvaient approcher Idir. Il n'était ni vaniteux ni imbu de sa personne et de sa gloire : ja-

mais il ne refusa de s'asseoir avec qui que ce soit ou d'échanger avec tel ou telle.

Et puis, avec Idir, on a partagé ce que Fellag appelle « *des moments de déconnade* » - c'est aussi ce qui faisait notre relation si particulière. Une anecdote : avec les amis de l'ACB on l'avait affublé de plusieurs surnoms « *Monsieur l'ambassadeur* », « *Président* », « *P.P* » pour « *Porte parole* »... C'était une façon de plaisanter avec lui et lui-même en riait. Et sur ce plan, celui de la « *déconnade* » donc, il n'était pas le dernier : des copains d'Alger m'avaient surnommé « *aguellid* » (« le roi »), aussi, pour se payer ma tête et me rendre la monnaie de ma pièce, il m'appelait « *sa Majesté* ». Ces échanges vont manquer...

(*) « *Je me souviens* »

« Wagi d Hamid nney »

par Méziane Kadache

Quand ma mère parlait de la famille Cheriet, elle disait « *axxam nney* » (notre maison). Hamid était mon oncle maternel. J'ai longtemps ignoré ce lien de parenté que j'avais avec lui.

Quand je me suis éveillé à la musique, on écoutait à la maison la chaîne 2 qui diffusait des chansons en kabyle. Comme pour beaucoup, en ce temps là, c'était notre seul repère, pour aller à l'école quand elle annonçait « Il est 7h30 du matin ».

Elle diffusait des chansons demandées par les auditeurs et le programme se terminait à 9h du matin.

Quand parmi ces chansons, il y avait une de Idir, ma mère de s'exclamait « *Wagi d Hamid nney* » (« celui-là, c'est notre Hamid »). Parti depuis longtemps en France, je n'avais pas eu l'occasion de le rencontrer. A l'époque, les chanteurs n'étaient pas accessibles pour des adolescents comme nous ; quant aux écrivains, ils étaient pour nous tous morts. C'est en 1982 que j'eus enfin l'occasion de le voir, lors de son mariage célébré au village. Ma mère fut de la fête mais je ne pouvais pas l'approcher. Il était trop sollicité. Il y avait beaucoup de monde.

J'étais dans la foule et malgré tout un peu fier de tout cet engouement autour d'un de mes oncles.

Arrivé en France, en 1991, j'atterris dans les Hauts de Seine. La communauté d'At Yani était déjà fort nombreuse et ancienne dans la région parisienne. Mes contacts m'emmènent au 20ème arrondissement de Paris, plus précisément à Ménilmontant. C'est là que l'ACB (l'Association de Culture Berbère) avait son siège. Un lieu où on se sentait en sécurité et pas dépaycé. Idir y venait souvent. Au « *Petit balcon* », le bistro d'en face, il venait y rencontrer « *du pays* ».

Dans la décennie 90, beaucoup de journalistes avaient fui le pays à cause du terrorisme. L'ACB était devenue leur lieu de ralliement. On y venait pour prendre des nouvelles du pays. On était

certes sur le territoire français, mais dans le terroir algérien. Idir était souvent là. On se voyait régulièrement, mais, je n'osais pas lui dévoiler mon identité ; par pudeur. On jouait aux dominos. Il y avait Idir, Tarik Ait Hamou, Méziane Ourad et moi. Un jour, alors que je faisais équipe avec lui contre Tarik et Méziane, on gagna la partie. Méziane Ourad lui dit : « *Hamid, tu sais que Bezi^[i] est de chez toi?* » Il me demanda alors mon nom. Quand je lui déclinai mon identité, il fut étonné et visiblement fâché. Il me gronda pour ne pas m'être présenté à lui depuis le



Méziane Kadache avec Idir

temps où on s'était rencontré. Il ne me connaissait que par mon prénom. Il découvrait le fils de sa sœur Dadi qu'il aimait beaucoup. C'était un moment particulier. « *Je me disais bien qu'il y avait quelque chose dans l'air pour qu'on ait une telle complicité toi et moi.* » me dit-il. On se comprenait en effet aux gestes et aux regards.

Une anecdote : quand on jouait aux dominos, il me disait : « *si je touche mon nez, c'est que j'ai le double-six et si je touche mon menton, c'est le double-cinq* ». Tarik et Méziane doivent savoir, maintenant, trente ans après, pourquoi ils perdaient...

Depuis, nous ne nous sommes jamais plus quittés. Une grande complicité s'est installée entre nous. Nos liens n'ont jamais connu de ruptures. Nous

nous rendions souvent visite, il venait chez moi et j'allais chez lui pour parler de tout et de rien. Il aimait parler du village et prendre des nouvelles des gens qui y vivaient. Il en avait la nostalgie. Il m'avait beaucoup appris sur l'histoire et les liens de familles au village, il les connaissait tous et toutes. Faut-il ici évoquer le plaisir qu'on avait à regarder les matchs de foot du championnat français ou des Coupes du monde ? Il connaissait tous les joueurs et lui-même était un fin tacticien. Faut-il aussi évoquer la chance que j'avais eu d'avoir accès à son studio de musique à la

maison, où nous jouions des airs traditionnels. Il m'avait fait l'honneur, de l'accompagner dans une chanson, « *Ccac Lwiz* », sur la scène de l'Olympia de Paris et pour l'enregistrement d'un CD. Il m'avait aussi, bien souvent, éclairé sur les faiblesses des nôtres. Un jour, alors que nous étions attablés au Petit balcon, voilà qu'un client prétendait être lui-même musicien et tout connaître en la matière. Feignant l'admiration, Hamid lui demanda malicieusement s'il connaissait ce grand artiste nommé « *Jacob Delafon* »^[ii]. L'autre lui répondit avec fierté

« *mais bien sûr! Mais bien sûr!* » Son humour nous faisait rire tous les jours et rythmait notre quotidien. Il m'avait tout donné jusqu'à son dernier regard, ce vendredi 1^{er} mai 2020, quand le SAMU est venu le chercher chez lui, pour le transporter à l'hôpital Bichat... Merci pour tout Hamid. Merci pour tout Idir.

[i] Diminutif de Méziane

[ii] Jacob Delafon est le spécialiste de la fabrication de matériel pour les sanitaires, à commencer par les toilettes... où comment Idir renouvelle ici la fable du Singe et du Dauphin de La Fontaine...

Yidir d tayect n unezgun*

par Amezian Kezzar



Idir était au commencement une voix. La voix de tous : des ancêtres, des peuples et de la nature. Elle donnait de la vie, des parfums et des couleurs aux mots qu'elle interprétait. Elle portait dans ses cordes un chant. Un chant venant de loin, de notre nuit des temps. Un chant aérien qui a traversé les temps avant de trouver écho dans cette voix, mélodieuse et fragile, dans laquelle il a pris forme et par ce chant cette voix a pris un nom : Idir, qui signifie «*Vis !*» à l'impératif.

Idir, un jeune chanteur, qui vient de réveiller les morts par une nuit d'hiver, le temps d'une émission radiophonique. Il a ressuscité l'âme des ancêtres disparus et réveillé les mémoires des vivants oubliés. Les ancêtres et leurs descendants également oubliés par l'histoire. Quoi de plus fort que l'art pour remettre en cause une histoire officielle écrite par les vainqueurs avec le sang des vaincus ? Quoi de plus fort que l'art pour faire renaître, comme au printemps, l'amour de la vie dans les cœurs asséchés par tant d'injustices ?

Idir, une puissante voix tragique qui est allée chercher de l'avenir au-delà de l'histoire. Une histoire officielle qui a

cru nous avoir tués et enterrés. Il suffit d'un chant pour que tout recommence. Il suffit d'une forte et pure émotion pour que tout se reconstruise et que le refoulé et le naturel reviennent au galop, et ce au détriment du discours politique et historique que la raison du plus fort a érigé pendant des siècles. Ne dit-il pas dans l'une de ses chansons : «*Tecfam af tesidit nettawi, Yef lekdeb yuzzlen aseggas Tidett ma tebda tikli Ad t-teqdes deg*

yiwen wass / Vous vous rappelez tous de cette histoire que nous racontons, à propos du mensonge qui a couru pendant un an. Et que la vérité rattrape dès qu'elle se met à marcher.» Il en va des mensonges comme des propagandes religieuses et idéologiques, elles ne résistent pas devant l'authenticité et la puissance de l'art.

* La voix des éprouvés.

13^e Festival des Canotiers
Du 8 au 11 juillet 2020
Place Maurice-Chevalier (métro Ménilmontant)

HOMMAGE À IDIR
le 8 juillet à partir de 20h00
Soirée proposée par l'ACB

AU PROGRAMME :

Idir : Chants et engagements, Diaporama,
Extraits du «*Voyage du Kabyle*» réalisé par Belkacem Tatem
Projection du documentaire «*Entre Scènes et Terre*» de Jean-Paul Miotto

Entre douceur et engagement

par Samia Messaoudi



Idir, Hachemi Bellali et Tarik Aït Hamou

Et bien sûr il y a l'incontournable « *A vava inou va* ». Cette berceuse a fait le tour du monde. Idir et d'autres chanteurs ont parfois risqué leur vie pour défendre la langue, la culture et le patrimoine kabyles. Lui, a toujours refusé de verser dans un certain « berbérisme » : plutôt que l'enfermement, il a cherché à faire rayonner la langue, la rendre universelle. Ainsi, en concert, pour son public, si large que beaucoup ne comprenait pas le kabyle, il avait cette élégance de restituer l'univers de ses chansons, d'en traduire les paroles.

De génération en génération, Idir est et reste présent dans chaque famille. Il est là et sera encore là pour les veillées, pour les anniversaires, pour les mariages... Dans le cœur de chacun.e et au cœur de chaque village. Il est devenu, pour le monde, l'ambassadeur de la chanson kabyle. Ses duos avec Aznavour, Tryo, Leforestier, Akenaton... disent cette « *France des couleurs* » et des « *Identités* », ses deux albums symboles de cette double présence au monde : que le monde entre dans tamaziɣt, que tamaziɣt soit au monde.

Adolescente, je découvrais Idir. Je ne ratais pas un spectacle. En fait, NOUS ne rations jamais ses concerts. Car c'est en famille qu'on allait le voir et l'écouter, avec nos mères, avec tout le village de Guenzet, en tout cas sa « succursale » parisienne : nous dansions, nous chantions, nous étions infatigables... et heureuses. Les youyous résonnent encore dans ma tête et dans mon cœur.

Non seulement Idir connaissait « mon » village, comme il me le dira lui-même plus tard, mais aussi, parmi ses musiciens, son célèbre et regretté bassiste, Hachemi Bellali était de chez nous.

C'est dans les années 1980, à la création de Radio Beur, que j'ai rencontré Idir. Il a été de tous les concerts, son soutien à la radio a été constant ; comme d'ailleurs pour l'ACB, l'autre association où j'étais investie et où il passait souvent, comme pour être proches des siens, notamment de cette jeunesse qui poussait, loin de la Kabylie.

Idir ne ménageait ni son temps ni ses soutiens : droit de vote des immigrés, voix de tous les sans voix, démocratie en Algérie, solidarités internationales... Quelle que fut la cause à défendre, s'il l'estimait juste, Idir était au rendez-vous.



Un soir d'hiver, dans un chalet vosgien

par Areski Sadi*



Nous le savions malade depuis très longtemps et pourtant tous espéraient sa guérison.

A Nancy, nous n'avons pas dérogé à une règle : produire Idir à peine l'association l'ACB54 créée. C'était en 1994, dans l'une des salles les plus en vue de la ville : la « *Salle Poirel* ». Son message de l'époque ? « *L'Algérie est en proie à une guerre civile, islamisme, terrorisme, chars, balles... mais la démocratie triomphera ! Pas le choix car de tous les systèmes politiques, c'est sans aucun doute le moins mauvais* ».

Ensuite, il est revenu se produire à nos côtés plusieurs fois : à la sortie de l'album *Identités*, à *Yennayer* et encore récemment en 2016. Le spectacle le plus marquant pour nous Nancéiens a été celui donné au Zénith de Nancy en 2003. Devant près de 2000 personnes, il était sur scène aux côtés de Rachid Arhab, Daniel Prévost et Enrico Macias. Ce jour-là, à Nancy et partout ailleurs, il était cette star mondiale qui avait, très tôt dans sa carrière, choisi de quitter le confort d'être seul à composer, à écrire et à interpréter des chansons. Il est allé vers les autres artistes, d'horizons a priori éloignés du sien : l'écosaisse Matheson, le breton Stivell, l'israélienne Noa, l'ougandais Oryema, le Zoulou Clegg...

Mais tout cela n'est rien à côté du bonheur tout simple d'une rencontre impromptue à jamais gravée : un soir d'hiver très enneigé comme nous en connaissons ici en Lorraine, un sémi-



Sur la scène du Zenith à l'occasion du concert de solidarité avec les victimes du Printemps noir : Idir, Meziane Kadache, Daniel Prévost, Dilem, Hanifa Cherifi et Areski Sadi

naire de notre fédération (la C.A.B.I.L) réunissait, dans un chalet vosgien, l'ACB Nancy, l'Association de Montpellier, les amis de Lille, de Marseille, du Val d'Oise et l'ACB Paris. Un coup de fil et l'ami Hamid vint frapper à notre porte car il était en concert, à un jet de pierre de notre refuge. Cette soirée simple avait réuni autour d'un feu de cheminée : Beben, Bezbez, Hoho, Bibot, Mohand, Boube, Helena, Violet-

ta, Luiza, Nadir et... Hamid !

Nous nous sommes contentés, comme à l'accoutumée, de refaire la France des couleurs et l'Algérie de Matoub. Cela a duré toute la nuit, en s'interdisant presque de le faire en chantant juste et surtout en bavardant.

* Président de la Coordination des Associations Berbères pour l'Intégration et la Laïcité.

Idir spectateur au firmament

Par Hend Sadi



Hend Sadi, Idir et Fellag en conversation

C'est dans l'effervescence née autour de l'amazighité durant les années 70 que j'ai rencontré Idir à son arrivée en France.

Plus précisément, nous nous sommes vus pour la première fois en 1975 dans un café-restaurant du 14^e arrondissement, *Le Tizi*. Il n'avait pas encore enregistré son premier album et son 45 tours, paru en Algérie, était introuvable. On le sait, l'impact de *Vava inu Va*, fut énorme. Mais au sein de la jeunesse kabyle estudiantine d'alors, l'écho de cette œuvre prenait un sens particulier. Je revois encore Muhend U Yehya, dans l'appartement de la rue de l'Amiral Mouchez que nous avions loué pour les vacances, passant et repassant *Tama-*

cahuɣ n Tsekkurt, la deuxième chanson du précieux 45 tours *Vava inu Va* prêtée par un ami. Durant deux après-midis entiers, il écoutait, immobile, penché sur le tourne-disque comme envoûté, ne laissant échapper, entre de longs intervalles de silence, qu'un « *c'est ça, c'est ça...* » qui avait la force de l'évidence. C'était bien ça, en effet. Idir venait d'ouvrir une voie pour faire entendre et projeter dans un avenir interdit une humanité niée, par l'Algérie officielle, et marginalisée, par un monde allant tambour battant, un monde encore sous l'onde de choc de mai 68.

Pourtant, malgré son succès, Idir ne s'était pas présenté en artiste en haut de l'affiche, mais en camarade d'une

équipe embarquée sur une nacelle en péril, ballotée par les vents contraires de l'histoire.

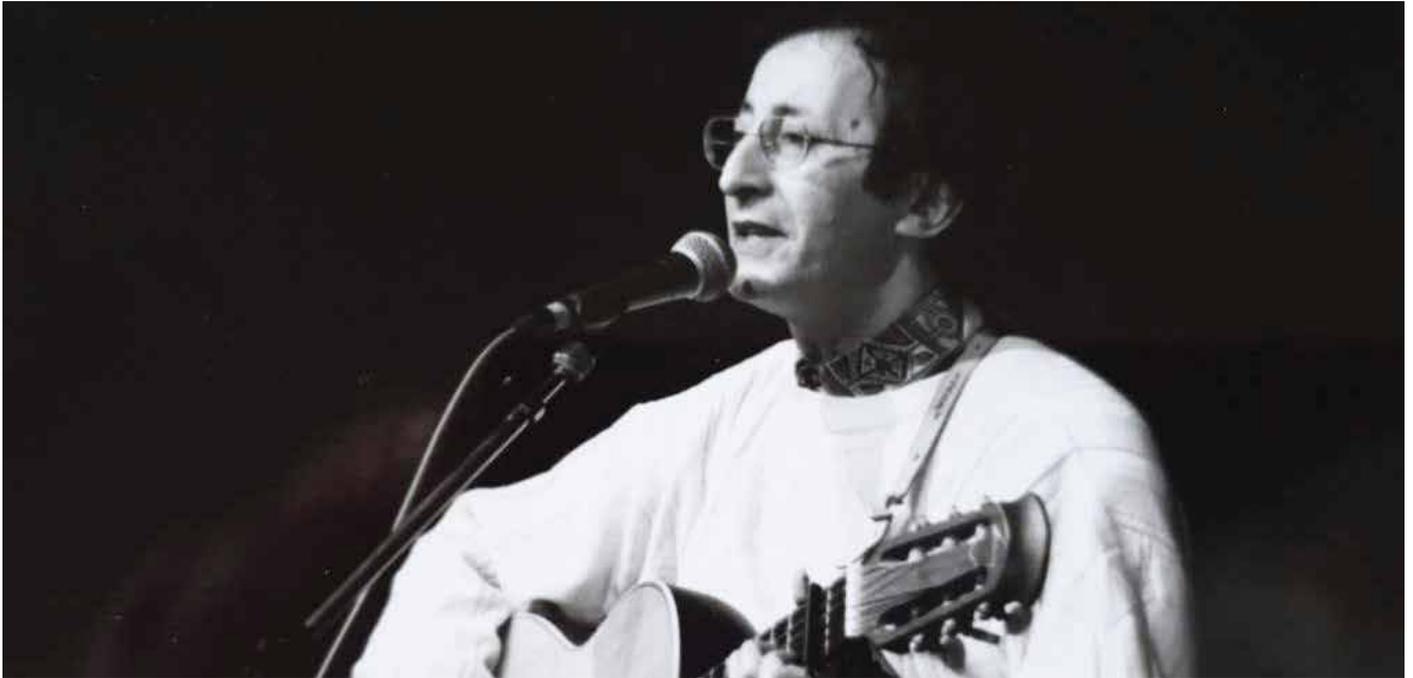
En toute circonstance, sa fidélité ne sera jamais prise en défaut.

Comme pour tous les artistes d'exception, la mort d'Idir est métamorphose, elle n'est pas disparition du monde, car il reste présent parmi nous, mais différemment.

Devenu spectateur à son tour depuis le firmament, il a rejoint nos illustres aînés qu'il a lui-même célébrés et qui contemplent le spectacle que nous leur offrons en jaugeant, avec bienveillance, nos efforts pour faire vivre l'héritage qu'ils nous ont légué.

Quand il est mort le poète, toute sa famille pleurait...

par Soad Baba-Aïssa



En ce matin du 3 mai 2020, il pleut dans le ciel de ce premier dimanche de mai. Triste journée d'assignée à résidence, comme des millions d'individus en France et dans le monde. La pandémie du COVID-19 a engendré des habitudes inhabituelles dans notre quotidien.

Au coin de ma rue, je n'aperçois plus s'agglutinant, à l'entrée du café des Sports, les futurs « *millionnaires du dimanche* » pariant une partie de leur salaire gagné à la « *perce-misère* ».

Ce matin, la pluie tape sur les vitres de ma chambre. Pourquoi cette pluie perle-t-elle dans mes yeux et dans mon cœur ? Terrible nouvelle de la nuit, Idir s'en est allé... Dans ce matin, trop silencieux, les oiseaux sont comme endeuillés, je ne les entends pas chanter... même le merle moqueur s'est tu, respectueux du chagrin de toute la grande famille du poète, du chanteur-interprète, Idir. Tous ses enfants et sa montagne de Kabylie (« *Adrar Inu* ») le pleurent.

Sur mon téléphone portable, une pluie de messages. Mon chagrin trouvera son apogée entre le message de mon amie Claudine, avec « *Lettre à ma fille* »... et celui de mon frère, Adnane, avec la chanson « *Cfiy* » (« *Je me souviens* ») : « *A Idir qui avait des frères et des sœurs, des ami.e.s qui regrettent sa poésie et celle de ces ancêtres. Paix à son Ame.* »

« Celui qui n'a pas de fraternité [et de sororité] est seul.e et finit par être piétiné.e... ».

Je me souviens... Grâce à mes frères et particulièrement à ma sœur Wahiba, à l'âge de 16 ans, en cette année 1977, se produit un événement majeur dans ma vie. Dans cette salle mythique du Palais des Glaces, je vis mon premier concert dans une VRAIE salle de spectacle. C'est un chanteur algérien, Idir. Il semble que cela soit son premier concert en France, à Paris. Une première fois commune sans jamais nous rencontrer.

Jusqu'à ce jour, la chanson algérienne, ce sont les mélodies de Saloua, Nora, les chansons traditionnelles des mariages algérois, les grands maîtres du chaâbi, « *Warda Beida* » de Rabah Driassa, etc.

Arrive sur scène, un jeune homme, vêtu simplement. Une chevelure noire, mi-longue encadre un visage aux traits fins, un grain de beauté au-dessus de la lèvre. Sa paire de lunettes à la (presque) Nana Moukouri... Aux premières notes, d'A Vava Inouva, je découvre une langue méconnue. Il vient de soulever une multitude de questions dans mon esprit pris en tenaille par l'émotion et l'agitation. Attendrie par la beauté de sa voix et de la mélodie, je me mets à rêver, au jour, où je chanterai dans les chœurs...

Tout au long de ce concert, une unique

question : « *Pourquoi cette langue m'est-elle inconnue* » ?

Idir a souscrit à ma compréhension, quelques années plus tard, des choix politiques et culturels des néo-colonisateurs Ben Bella, Boumediène. Ils sont très révélateurs de l'absence de pluralisme à tous les niveaux, même si je suis une très jeune militante.

Idir, c'est une partie de ma jeunesse, cette « *Beurette* » fille d'immigré.e. et de l'Exil. Idir c'est l'Histoire de l'Algérie, et d'un engagement politique. Bien au-delà du pourtour de la Méditerranée, Idir n'a jamais été un chasseur d'Etoiles... il restera un chasseur de Lumières. Idir, c'est l'immensité d'une vie vouée à éveiller nos consciences d'hommes, de femmes, de sœurs, de frères, autour de la chanson kabyle, pas uniquement comme porte-voix d'une poésie ancestrale où toutes les pudeurs filiales sont défiées dans « *Ssendu* », « *Welma* », « *Lettre à ma fille* ». Idir, ce sont ces mélodies si douces mais ses paroles si justes et sans équivoque quand « *Tagrawla* » frissonne et révolutionne l'Amaziɣ.

Idir, c'est la « *Maison bleue* », Maxime Le Forestier, Aznavour, Cabrel, quand chacun de nous (re)devient Kabyle... et que nos « *Identités* » s'éveillent et se mêlent pour œuvrer à l'émancipation de l'Humanité.

« Avancer, le seul mot qui nous permette de faire que la vie continue »

par Belkacem Tatem*

Il est parti emportant avec lui son sourire malicieux. Le sourire de celui à qui on ne la fait pas. J'ai eu la chance de l'approcher à plusieurs reprises dans le cadre de son travail et lors d'une interview pour le film « *Le voyage du Kabyle* ». Cela se passait au musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, en 1991. Il était en France depuis plus de quinze ans et déjà il était devenu une vedette de dimension internationale. Il avait accepté, de bonne grâce, de répondre à mes questions. Dans ses réponses, il était facile de retrouver l'homme de combat et de convictions, engagé pour la reconnaissance (en Algérie notamment) et le rayonnement (dans le monde) de la culture berbère. Une culture qu'il dressait comme un rempart contre une arabisation synonyme d'oppression, de « *déberberisation* », comme une négation des couleurs, du dynamisme d'un pays et d'un peuple. L'Un versus le multiple. Mais cette culture, kabyle et berbère, il la voulait exigeante et novatrice. Il vouait un profond respect à nos traditions et, dans le même mouvement, il refusait tout enfermement. Pour lui, la chanson devait suivre la marche de son temps, s'enraciner dans toutes les terres, dans tous les territoires, vivre au rythme des battements du monde et des peuples, et enrichir sa racine-mère



si profondément implantée dans les montagnes du Djurdjura.

À Cergy, en 1996, sur la scène nationale, dans le cadre de « *Fenêtres Sud* », entourés de 150 jeunes artistes de la ville, nous avons créé ensemble un spectacle pour la clôture du festival. Expérience inimaginable pour l'époque. Il avait accepté d'intégrer à son spectacle tous ces jeunes au risque de tout faire basculer, mais sa confiance dans l'aventure artistique l'autorisait à prendre tous les risques. Nous avons renouvelé cette belle aventure l'année suivante cette fois avec les jeunes de Noisy-le-Grand.

Évidemment avec notre association, j'ai eu l'occasion de travailler avec Idir, dans le cadre des grands spectacles que l'ACB organisait sur différentes scènes de Paris comme au Zénith. Sur les plateaux, parmi tous les artistes qui se produisaient, il était des plus discrets. Au moment des « *balances* », quand nous discutons de

son passage sur scène, toujours il s'accommodait de bon cœur des difficultés que nous pouvions rencontrer dans l'organisation de tels événements. Il se prêtait volontiers aux modifications de dernières minutes pourvu que rien ne nuise à la qualité de son spectacle : il avait trop de respect pour son public.

Ne pas avoir pu l'accompagner vers sa dernière demeure, restera pour moi un manque. Pour ses obsèques, toute la communauté, à commencer par ses amis et membres de l'ACB, auraient souhaité, en forme d'hommage, d'amitié, de respect, se joindre à sa famille. Cher Idir, toi qui a bercé et fait vibrer tant de générations, kabyles ou non, berbères ou non, d'ici et d'ailleurs, nous saurons te rendre un hommage digne de ce que tu nous as donné, de ce que tu as légué. Nous ne t'oublierons pas. Tu es désormais cette nouvelle étoile qui, dans le firmament, guide et guidera les pas de nouvelles générations sur le chemin de liberté où progressent, côte à côte, Imaziyens et peuples du monde. Comme tu le disais si bien, mon cher Idir, « *il faut avancer parce que c'est le seul mot qui nous permette de faire que la vie continue et que l'on continue avec elle, il n'y a pas d'autre solution* »...

* Président de l'ACB

Bulletin d'adhésion

Nom Prénom

Profession

Adresse

CP et ville

E-mail Tél

Je règle aujourd'hui la somme de : € à l'ordre de l'ACB

Adhésion : à partir de 30€ Soutien : 100€ ou + Membre bienfaiteur : à partir de 300€



A retourner avec votre règlement à ACB : 37 bis rue des Maronites - 75020 Paris - Tél : 0143582325

Un reçu fiscal vous sera adressé dès réception de votre don qui vous ouvrira droit à une réduction d'impôt

Retrouvez nous sur notre site www.acbparis.org sur facebook.com/acbparis & twitter.com/de_berbere